

La grande révolte des étudiants

Alice Parizeau

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60372ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parizeau, A. (1968). La grande révolte des étudiants. *Liberté*, 10(3), 169-174.

la grande révolte des étudiants

Berlin, Varsovie, Rome, Prague, Francfort, Nanterre, Paris, Rio de Janeiro, et un jour, sans doute, cela sera le tour de Montréal, n'empêche qu'en réalité il y a autant de différences entre la révolte des étudiants de Varsovie et de Prague, et de ceux de Paris, qu'entre la misère et la satiété.

En Europe de l'Est, un quart de siècle après la dernière guerre mondiale, on continue à mener une existence anormale parce que les vieux doctrinaires occupent tous les postes de commande. Cela signifie que les anciens idéalistes, devenus des arrivistes, ignorants et fort peu soucieux de se familiariser avec les rouages de l'économie moderne, s'accrochent à la doctrine marxiste pour mieux conserver leurs privilèges. Cela signifie également que les plus jeunes, qui viennent d'accéder à quarante ans aux postes de commande, craignent d'indisposer Moscou et n'osent pas dénoncer le COMECON, ce marché commun de l'est qui n'est qu'une dérision.

A Varsovie et à Prague, les étudiants réclament leur droit à l'existence normale, à la liberté d'expression et à la liberté de choix. Ils refusent l'enseignement doctrinaire qu'on leur dispense généreusement à titre gratuit parce qu'ils ne croient pas aux valeurs d'une doctrine qui a fait faillite au même titre que les théories capitalistes des années trente. Ils veulent apprendre l'histoire de leur pays telle qu'elle est et non pas telle qu'elle doit être, conformément à la volonté d'une puissance étrangère. Ils n'ont plus confiance dans l'occident, qui les a trahis à maintes reprises, mais ils ne sont pas influencés pour autant par les théories extrémistes de Mao.

Sont-ils nationalistes? Sans doute, mais pas de la même manière que leurs aînés. Le nationalisme héroïque est mort. Leur nationalisme à eux, n'est pas une doctrine, mais un mode de vie. En fait, ils sont, s'il faut absolument leur coller une étiquette, indépendantistes. Ils ont compris, et c'est là un changement fondamental et propre à notre époque, que l'indépendance n'est pas un rêve vague et sublime, mais une nécessité vitale. Ils ont assez de «pagaille communiste», de la bêtise des doctrinaires et de la misère chronique.

Eux, ils savent compter!

Le charbon polonais et les machines tchèques peuvent fort bien se vendre sur les marchés occidentaux, au lieu d'être distribués en Afrique sous l'étiquette de «Made in U.R.S.S.» ou sous forme de «cadeau», envoyé par les «mineurs fraternels», et on peut obtenir en échange des dollars au lieu des jus de fruits algériens et autres. Jamais encore la jeunesse de l'Est n'a été aussi réaliste et aussi profondément libérée de l'imagerie du passé, communiste ou bourgeoise, peu importe!

Ce qui est grave, c'est que les dirigeants de Moscou savent à quel point ce réalisme peut être menaçant pour l'avenir de l'impérialisme soviétique. Cet été, l'armée soviétique fera ses manoeuvres en Tchécoslovaquie et Alexandre Dubcek fera des concessions et cessera d'être le leader des jeunes pour basculer dans la catégorie des «vieux». Il n'en est pas moins évident que le mouvement est irréversible et que tôt ou tard, les étudiants de Moscou manifesteront avec les étudiants de Prague malgré toute la vigilance d'une police qui a, à juste titre, la renommée d'être la plus efficace et la plus cruelle du monde. Les jeunes ouvriers suivront le mouvement, mais il reste à savoir combien de temps encore l'armée va demeurer fidèle aux régimes de la peur...

Ce qui est certain, par contre, c'est que l'époque des doctrines n'est plus ni à l'Est, ni à l'Ouest.

A Paris, à Londres et à Rome, les étudiants ont manifesté contre la guerre au Vietnam, mais ils ne sont pas allés se battre. L'épopée de la guerre d'Espagne et des Bataillons internationaux n'a pas pu être ressuscitée. Les jeunes aux cheveux longs et les filles en minijupes ont compris bien mieux la leçon de l'histoire que leurs aînés. Ils ne sont pas idéalistes; ils sont décidés à oeuvrer dans le concret en fonction des équations on ne peut plus simples.

Dans le monde occidental, on oblige les jeunes à passer des années dans les écoles pour obtenir un certain nombre de diplômes indispensables pour gagner bien sa vie. Ensuite on leur demande de piétiner gentiment pendant dix ans au moins, de se contenter de peu et de manifester beaucoup de respect à leurs aînés sous le fallacieux prétexte qu'ils sont plus âgés et parfois atteints de rhumatisme ou d'une sclérose quelconque.

On leur demande également de les admirer, ce qui était possible autrefois, à cause des lacunes d'une multitude qui n'avait pas accès à une formation et à un enseignement supérieur vraiment technique, mais ce qui n'est plus acceptable puisque les jeunes ont une somme de connaissances souvent plus étendues que celle de leurs présumés patrons. D'une manière générale, les étudiants de l'Europe Occidentale refusent le postulat traditionnel suivant lequel les jeunes doivent être démunis et respectueux. Ils refusent de suivre des cours où des professeurs connus et reconnus répètent d'une année à l'autre les mêmes idées générales, sans même vérifier si elles sont encore conformes à la réalité qui, elle, change de plus en plus vite. Ils refusent de hanter les salles trop exigües et les laboratoires mal équipés. Ils refusent d'attendre leur heure parce qu'ils ont perdu la foi dans la sagesse de leurs aînés qui ont fait deux guerres en un demi-siècle, qui ont saccagé l'Europe et qui n'ont plus aucun idéal à leur proposer en dehors de celui du progrès technique et de la prospérité.

Le matérialisme du capitalisme libéral se venge. La belle, la pure jeunesse est devenue réaliste, c'est un fait, et c'est peut-être mieux ainsi. Mais il est inévitable, désormais, de serrer les rangs et de lui offrir plus d'espace et c'est là une réalité difficilement acceptable pour les aînés qui découvrent du jour au lendemain qu'ils ne peuvent plus compter sur la garantie de «l'ancienneté» et qu'ils sont obligés de faire preuve de cette autre dimension qui se nomme la compétence.

Il est à prévoir à ce propos que dans leur lutte pour la place au soleil les étudiants finiront même par se mesurer, tôt ou tard, avec le syndicalisme, avec ses cadres qui craquent et avec ses structures, destinées à l'origine à protéger les travailleurs contre le paternalisme et le favoritisme, mais qui actuellement représentent un barrage pour les jeunes. Et c'est là, d'ailleurs, un des phénomènes les plus graves de notre époque parce qu'il exige des solutions entièrement nouvelles.

Toutefois, autant on peut espérer que dans le cadre des démocraties libérales on finira par élaborer des structures appropriées, autant il est à prévoir que dans le cadre des dictatures on assistera à un éclatement qui sera tout aussi douloureux à Moscou qu'à Madrid ou à Lisbonne. Tout dépendra

de la qualité même de cette révolte des jeunes qui n'est pas la même d'un pays à l'autre, ni, à plus forte raison, d'un continent à l'autre.

Les étudiants américains, par exemple, semblent dépassés par les événements. Ils ne cherchent pas; ils se contentent de refuser la société à laquelle ils appartiennent. Faute d'un idéal autre que celui du «self made man» et du «cowboy», ils se réfugient dans une sorte de no mans land, où il est obligatoire de porter des cheveux longs, des sandales, des chemises à fleurs et la révolte en bandoulière. C'est là une attitude qui, en dehors des manifestations de masses contre la guerre au Vietnam, ou pour la légalité raciale, ne débouche sur rien. Pour le moment elle donne encore l'illusion d'être la grande croisade de cet idéalisme des jeunes qu'on a appris à admirer, mais on ne peut rêver indéfiniment. Entre les protestations légitimes d'un certain nombre de leaders noirs et les batailles de rues livrées par les jeunes Américains aux policiers armés de grenades lacrymogènes, il y a autant de différences qu'entre les besoins et les droits d'une minorité opprimée et la folie d'une jeunesse dont les rêves se soldent par un accroissement notable d'accidents automobiles. Malheureusement les aînés ne sont pas prêts à établir des distinctions suffisamment tranchées et c'est là une faiblesse qui se justifie par la crainte de regarder les choses en face, mais qui peut se solder par une guerre civile.

Par ailleurs, ceux qui cherchent des solutions et qui sont capables de sortir du sacro saint conformisme d'une société trop prospère, risquent de partager le sort de Martin Luther King, car il ne s'agit plus de groupes constitués, mais d'individus. Les foules ne suivent plus un parti et son programme, mais votent pour un homme qui prend soudain la dimension d'un symbole vivant.

Elles le veulent beau, jeune, sympathique, photogénique, honnête, bon père, bon mari, bon citoyen et surtout bon acteur devant l'Eternel et devant les caméras de la télévision. L'Amérique s'est aperçue que John Kennedy avait des idées longtemps après avoir acclamé en lui «un sportif» fort heureusement marié à une très jolie femme et prêt à mener un genre d'existence semblable, en apparence tout du moins, à celui

d'un Américain moyen. Comment s'étonner, dès lors, qu'on tue les symboles vivants...

Et le phénomène se propage, se répercute, atteint le Canada et même le Québec, cette forteresse d'un univers différent, où une minuscule société est parvenue jusqu'à présent à préserver certaines valeurs qui lui sont propres.

C'est ainsi qu'il est plus que probable qu'aux élections fédérales du mois de juin, une multitude de jeunes a voté pour un homme et non pas pour un programme et que c'est là, chez nous, le début d'une nouvelle tradition «d'idoles politiques» à l'américaine. Il est plus que probable aussi que chez nous, comme aux Etats-Unis, on finira par assister à une série d'actes de violence perpétrés par des étudiants qui, pourtant, viennent à peine d'accéder au Québec à l'enseignement secondaire accessible aux masses.

Déjà à l'Université de Montréal le climat de tension apparaît dans certaines facultés, où les étudiants réclament des cours mieux adaptés à la réalité de leur milieu, moins théoriques et moins abstraits. Ils refusent cet enseignement universitaire qui dispensait la culture générale, mais ne préparait pas à la nécessité de gagner sa vie au jour le jour et ils considèrent que leurs années d'études doivent représenter un investissement rentable. Ils demandent qu'on planifie le marché de travail pour qu'il soit prêt à les recevoir. Ils affirment, et c'est là le principal lien de leurs revendications avec les structures politiques, que le marché du travail demeure exigu au Québec parce que les places sont prises et parce que l'affrontement constant entre les grandes entreprises anglo-saxonnes et la main-d'oeuvre canadienne-française joue en sa défaveur.

Le capitalisme libéral, tel qu'adopté aux Etats-Unis, tolère une certaine forme d'exploitation, le capitalisme libéral tel qu'adopté au Canada, n'a imposé ni limites, ni restrictions aux étrangers, qui sont venus créer l'industrie canadienne, parce qu'ils étaient prêts à investir des capitaux. Désormais on sait à quel point ce genre de politique peut être préjudiciable pour la main-d'oeuvre et pour le personnel de cadres, mais il n'est pas facile d'y remédier.

Par ailleurs, le partage des places au soleil entre les Canadiens de langue anglaise et de langue et de culture française, n'a jamais été fait d'une façon équitable. Actuellement, avec la transformation du système scolaire, avec la création des CEGEP et le nouveau système des bourses au niveau universitaire, tout change. Les positions de forces ne sont plus les mêmes. Dans cinq ans, face aux Canadiens de langue anglaise se dressera une multitude de Canadiens de langue française qui n'auront plus, en commun, avec leurs aînés le mysticisme d'autrefois.

Le mysticisme assurerait la survivance; la compétence mène à l'affrontement. Cet affrontement se terminera-t-il par l'éclatement des structures fédéralistes?

La réponse appartient aux jeunes. A tous ceux qui n'ont plus confiance dans les vieilles doctrines et dans les thèmes usés d'un idéalisme très littéraire, mais qui ne reculeront devant rien, ni personne, pour s'assurer la meilleure part du gâteau.

Car la jeunesse du monde est devenue réaliste et cela impose et imposera fatalement beaucoup de sacrifices aux générations d'hier et d'aujourd'hui.

ALICE PARIZEAU